

# L'enfant donneur ou le sublimateur du genre : un transfert prématurément interrompu<sup>16</sup>

Nicolas Evzonas

## INTRODUCTION

Notre contribution s'inscrit dans le cadre d'une recherche universitaire ayant pour objectif l'optimisation des modalités de prise en charge des sujets aux identifications transgenres. À rebours de nombreux cliniciens analytiques (Stoller, 1968 ; Lothstein, 1983 ; Mercader, 1994 ; Czermak & Frignet, 1996 ; Castel, 2003 ; Chiland, 2011), nous éviterons de les appréhender comme une entité clinique prédéfinie, pour les concevoir comme un groupe social mouvant et diversifié. L'agressivité non élaborée qui transparait dans les études publiées sur cette population vulnérabilisée par les normes majoritaires<sup>17</sup>, ainsi que l'attitude consternante de certain.e.s professionnel.le.s de santé mentale rapportée par nos patient.e.s, nous ont incité à nous engager dans cette voie dans l'espoir de contribuer à dissiper certains malentendus.

Notre position (*standpoint*) sera celle du clinicien-chercheur menant en institution des thérapies individuelles d'adultes transgenres orientées par le transfert analytique et régulièrement supervisées par un contrôleur externe. Plus concrètement, nous nous proposons, tout au long de cet article, de restituer notre expérience, nos épreuves et nos doutes, issus de l'accompagnement prématurément interrompu d'un patient aux problématiques transidentitaires que nous avons accueilli dans le cadre d'entretiens cliniques individuels en face à face.

Une précision est de mise : nous concevons ces rencontres comme un engagement possible dans un travail psychique susceptible de déboucher sur une thérapie, à l'instar des consultations thérapeutiques pratiquées par Winnicott (1971) ou des séances préliminaires considérées par Freud (1913) comme parties intégrantes de la cure analytique. Signalons en outre que le patient en question, âgé d'une vingtaine d'années et que nous appellerons désormais Pascal, nous a été adressé par la psychiatre de la structure, pour un accompagnement psychologique en vue d'une transition FtM (*Female to Male*).

<sup>16</sup> *Remerciements* : toute ma reconnaissance va au Prof. Sylvie Le Poulichet qui m'a encouragé et soutenu tout au long de ma formation en psychopathologie psychanalytique et dont les œuvres constituent à mes yeux un modèle d'écriture clinique. C'est pourquoi cet article lui est dédié.

<sup>17</sup> Sur ce qu'il convient d'appeler « contretransfert théorique violent », prolongement d'un contretransfert clinique pas – ou pas suffisamment – analysé, cf. Ayouch (2005), Peretti (2009), Espineira (2015).

## ENJEUX INTRAFAMILIAUX

### L'assujettissement à la parole des « parents combinés »

D'emblée s'est imposée à nous, en écoutant Pascal, la place prédominante de sa mère dans ses propos. Le patient a entamé son récit en relatant ses expériences avec les thérapeutes qu'il avait rencontré.e.s avant nous. Il a évoqué à cet égard le fait que sa génitrice, lorsqu'elle avait appris que sa « fille » avait consulté le psychologue scolaire, s'était empressée d'intervenir et que, mécontente de ne pas avoir su convaincre ce dernier de divulguer le contenu de la séance, elle avait signifié à Pascal qu'il lui serait dorénavant interdit de voir un.e « psy », à moins qu'elle ne le/la choisisse elle-même.

Lors de la séance suivante, il nous a confié que sa mère ne devait pas apprendre qu'il venait nous voir parce qu'elle détestait les « psy », « *qui prescrivent à volonté des anxiolytiques et qui inventent des maladies qui n'existent pas* » ; elle cautionnait cependant la prise en charge psychiatrique de sa sœur schizophrène, la tante de Pascal. Ce qui nous a conduit à penser que les préjugés de Madame Mère vis-à-vis des professionnel.le.s de santé mentale étaient sans doute sélectifs, l'enjeu étant plutôt sa difficulté à accepter l'autonomie de sa « fille » et la possibilité de l'existence d'un tiers défusionneur. Sa réaction concernant le psychologue scolaire ne révélait-elle pas une angoisse de ce type dissimulée derrière son intrusivité ? Nous nous sommes contenté de souligner l'importance pour Pascal de se réserver un espace propre et de protéger celui-ci de toute interférence.

Au cours de la troisième séance, Pascal, de retour d'un séjour à l'étranger dans la maison familiale, nous a dévoilé que sa mère, qui « *devine toujours ce qui se passe dans sa tête* », avait réussi à lui faire avouer qu'il voyait un thérapeute en France. Après que Pascal lui ait relaté le contenu de nos séances, sa mère avait réagi ainsi : « *Et bien, voilà un psy qui ne doit pas tes paroles mensongères sur ton soi-disant transsexualisme et qui les soumet à une critique* ». Ces propos nous ont naïvement flatté sur le moment alors que l'approbation de Madame Mère constituait un mauvais augure pour la suite des entretiens.

D'autres éléments ont émergé au cours des séances pour indiquer que notre patient était totalement envahi par sa mère et assujéti à sa parole. La fin de la première séance s'est achevée, au bout d'une heure, sur les larmes de Pascal évoquant sa dépendance financière vis-à-vis d'elle, façade sans doute d'une dépendance psychologique. C'est pourquoi au début de la deuxième séance, il nous a précisé que trente minutes lui suffisaient amplement pour la « thérapie », ajoutant :

« *Je ne veux pas occuper trop de votre temps puisqu'il y a certainement des gens avec des problèmes plus graves que les miens* ». Nous avons compris que Pascal reproduisait transférentiellement le discours de sa génitrice qu'il nous avait rapporté lors de la séance précédente : « *Le baratin autour de ton transsexualisme est le luxe de quelqu'un qui n'a pas de soucis et qui a trop de temps pour réfléchir* ». Nous avons pointé ce lien qui a mené vers la confiance qu'il était « *submergé par les problèmes avec sa mère* » – inondé par la Mère, pourrions-nous plutôt entendre –, c'est pourquoi il a demandé de raccourcir la séance. Par ailleurs, nous l'avons invité à déployer sa propre version sur sa transidentité, qu'il introduisait dans toutes les séances ; or il était compliqué pour lui de se percevoir autrement que comme l'écho de sa génitrice. En fait, il nous proposait des variations de la réponse suivante :

« *Ma mère a fait un amalgame de plusieurs choses et elle affirme que mon auto-persuasion d'être un homme repose sur un malaise ; j'étais précoce, j'avais noué une amitié avec une fille, j'étais asocial et déprimé, donc je n'ai pas pu trouver ma place au sein de la société* ».

Lorsque nous l'avons incité à détiiser cet entrelacs et à nous communiquer ce que lui-même pensait de cet « amalgame » fait par sa mère pour interpréter son transgénérisme, il nous a cité des exemples de sa maladresse sociale et réitéré sa conviction d'être un homme. En une autre occasion, évoquant Dieu, qui lui avait accordé par erreur un corps de femme, il a abordé l'éducation religieuse dispensée par sa mère, fondée sur le principe de la futilité de la vie terrestre, et qui l'avait conduit au bord du suicide à l'adolescence, comme pour corroborer le discours sacralisé de sa génitrice. Au cours d'une autre séance, il a mentionné que sa mère répétait depuis toujours qu'« *il n'y a aucune différence entre l'homme et la femme* », admettant qu'il avait pris cette phrase à la lettre lorsqu'il était petit. En conséquence, lorsqu'il se baignait avec ses frères, il ne voyait pas la différence au niveau des organes génitaux, laquelle lui apparaissait plutôt comme « *une variation au même titre que la couleur des cheveux* ».

Bien plus, abordant la liste des prénoms masculins qu'il envisageait de choisir pour accomplir sa transition, il a cité le prénom anglo-saxon qu'il aurait porté s'il était né garçon. Il est significatif que Pascal ait eu accès à cette information lorsque sa mère était enceinte de sa petite sœur et qu'elle exprimait son regret de ne pouvoir la baptiser ainsi. Ne peut-on imaginer ici que cette femme exprimait ainsi son désir d'attendre un fils plutôt qu'une fille et que Pascal, en envisageant ce prénom pour son second baptême et, plus globalement, en choisissant de « transitionner » vers l'homme, accomplissait le vœu maternel ? Ou

pour l'exprimer autrement : sa transidentité ne pourrait-elle pas revêtir le sens d'une incorporation de la parole maternelle qui par ailleurs démystifiait « les dissemblances des sexes » (Prokhoris, 2000) ?

Il importe de signaler ici que le signifiant « père » a émergé pour la première fois au cours de la quatrième séance, alternant avec des syntagmes indifférenciés tels « *mes parents ont dit* », « *mes parents penseront* ». Alors que nous avions l'impression jusqu'alors que le père de Pascal était mort ou aux abonnés absents, nous avons découvert qu'il habitait sous le toit conjugal mais que, discursivement parlant, il se confondait avec son épouse. Nous avons souvent essayé de les différencier en invitant Pascal à individualiser leurs propos, mais cette figure des « parents combinés » s'est avérée récalcitrante. De même, lorsqu'il a évoqué sa tante malade, nous lui avons demandé de quelle tante il s'agissait, pour recevoir cette réplique sèche : « *Lorsque je vous parle de mes parents, il faut toujours entendre du côté maternel, car du côté de mon père je n'ai pas de relations* ». Un impérialisme maternel semblait absorber les références au paternel et lorsque ce dernier pointait son nez, c'était pour glorifier la toute-puissance de Madame Mère : « *il faut écouter ta mère* » ; « *ta mère a toujours raison* » ; « *je vais discuter avec ta mère qui connaît mieux le sujet* ».

En nous emparant de ce « mes parents disent » indifférencié, nous avons pu souligner que le père de Pascal cautionnait les propos de son épouse sans les mettre en question ni donc jouer son rôle attendu de tiers, ce qui suscitait une confusion chez notre patient. Celui-ci a réagi en avouant que son géniteur était toujours absent, même lorsqu'il se trouvait physiquement présent, le « *laissant seul dans la gueule du loup* », abandonné dans un « huis-clos infernal » avec une mère dont il avait viscéralement peur depuis son enfance. Le fantasme kleinien de la mère dévorante n'aurait pu être plus explicitement énoncé. Pascal a relaté en sus que, lorsqu'il était retourné pendant les vacances chez lui, il avait traversé une rude épreuve : partager une chambre avec sa mère car celle-ci « *affectionn[ait] la complicité entre mère et "fille"* », entre « *"femmes" partageant les secrets de leurs corps nus* », laissant entendre que son père n'avait aucune place dans ce corps-à-corps homoérotique chargé d'angoisse. Nonobstant cette exclusion, la figure paternelle esquissée dans les propos de Pascal – fade, inconsistante et exilée de l'alcôve – semblait être totalement aspirée par la mère, voire incorporée en elle<sup>18</sup>. En termes kleinien, on parlerait d'un déni du coït parental par compression des deux parents en une figure d'autant plus monstrueuse que dépositaire de projections agressives.

<sup>18</sup> Nos remarques cliniques nous situent aux antipodes de l'interprétation stollerienne du « transsexualisme féminin » en tant que « *trop grande présence du père et très grande absence de la mère* » (Stoller, 1968, p. 240).

## Le fantasme de la naissance monstrueuse

On s'attardera sur un motif qui a traversé plusieurs entretiens et qui s'est avéré la clé de voûte de l'organisation fantasmatique de Pascal. Au cours de la première séance, le patient a mentionné que lorsque sa mère commentait sa transidentité, elle ne cessait de répéter qu'il voulait devenir un monstre, ce qui nous est apparu comme un poncif iatrogène (Chiland, 2011) et médiagène (Espineira, 2015) de l'androgynat aux origines anciennes (Foucault, 1974-1975). Une variation intéressante a émergé lors de la quatrième séance : « *Mes parents me disent que je suis mentalement dérangé et que je suis un monstre* ». Notre patient s'est repris : « *ils veulent dire que je deviendrai un monstre, si je fais la chirurgie* ». Ce qui nous a conduit à l'hypothèse (que nous n'avons pas communiquée à Pascal) d'une « préconception » d'un rejeton monstrueux, recouverte par une monstruosité secondaire imputée à la transgénéralisation. En d'autres termes, il s'agirait d'un fantasme de conception hideuse transmis à notre patient par ses « parents combinés ». La séance s'est achevée sur une association portant sur le « mariage pour tous » vivement décrié par Madame Mère. Invité à commenter cet avis, Pascal a expliqué : « *Ce qui m'interroge, c'est l'adoption revendiquée par les gays, car la parenté, c'est du lourd* ».

Il est intéressant que Pascal ait ouvert la séance suivante en nous racontant sa dernière rencontre avec sa psychiatre qui, avant de lui donner le feu vert pour sa transformation corporelle (hormonothérapie, mammectomie et hystérectomie), lui avait conseillé de réfléchir à l'opportunité de subir un prélèvement d'ovocytes. La résurgence du signifiant « parenté » a incité Pascal à évoquer le souvenir d'une adaptation théâtrale de *Frankenstein* et à renchérir sur « *la fabrication de bébés-monstres qui échappent au contrôle du créateur et ne correspondent pas à ses attentes* ». Nous lui avons fait remarquer que la façon dont il décrivait la pièce résumait ses propres problématiques concernant la transidentité et son inquiétude de décevoir ses parents par son recours aux transformations médicales. Afin d'éviter un renvoi trop personnel susceptible de heurter brutalement ses défenses, nous avons généralisé notre interprétation en affirmant que « *tout enfant aspire à devenir autonome et à se dépendre de l'emprise parentale* », faisant allusion à son désir de devenir homme pour dé-fusionner de sa mère-père. Il l'a immédiatement associé à l'épouse du Dr Frankenstein fustigeant la fabrication anormale de ses créatures et rappelant à son mari que les enfants devraient toujours sortir d'un utérus. Si les deux

figures parentales étaient citées, la reproduction asexuée faisait écho aux « chambres séparées<sup>19</sup> » des parents de Pascal et au fantasme d'une instance génitrice « combinée » monstrueusement puissante.

Le souvenir de l'œuvre théâtrale renvoyait on ne peut plus clairement à la problématique des origines. Rappelons le glissement langagier « *mes parents disent que je suis un monstre* », qui trahit le type de regard que ses géniteurs portent sur lui. N'est-ce pas un regard d'abomination que Frankenstein a lancé sur sa créature hideuse aussitôt qu'il l'a « mise au monde » ? Ces éléments laissaient se dessiner en filigrane derrière les propos de Pascal une scène primitive originale, à l'instar de celles décrites par Le Poulichet<sup>20</sup>, et la suggestion d'une conception para-humaine et de sa perception tératologique, originairement instillée par ses parents : une créature abjecte, fabriquée à partir de chairs mortes, ainsi que le relate le mythe de Frankenstein.

La séance suivante a offert un appui supplémentaire à notre hypothèse. Reprenant sa liste de prénoms pour son futur statut de garçon, Pascal a cité le prénom « Caliban » pour le rejeter aussitôt. C'est dans l'après-coup de la séance que nous avons pensé au sous-homme éponyme de *la Tempête*, être difforme issu du fœtus avorté d'une sorcière omnipotente. Dans ce cas, le projet transidentitaire apparaissait entrelacé avec le fantasme de la naissance monstrueuse et l'identification à la mort.

Lors de la séance suivante, revenant sur le sujet de sa transformation chirurgicale, Pascal a apporté un matériel riche dont nous retranscrivons un extrait significatif :

— *Dans le miroir, je vois un corps d'homme avec des défauts. Un miroir difformé (sic).*

— *Déformé ou difforme ? Je pense au Caliban de La Tempête, que vous avez évoqué la dernière fois, qui est un personnage difforme.*

— *Et asexué dans la représentation que j'ai vue. J'ai entendu aussi que Caliban est l'anagramme de cannibale.*

— *Cannibale : ça vous fait penser à quoi ?*

---

19 Rappelons que le thème des parents qui font chambre à part est considéré par Chiland (2011) comme un invariant de l'histoire subjective des transsexuels FtM s'apparentant à un fait réel. Pour nous, il s'agit d'un fantasme dont l'ancrage éventuel dans la réalité externe nous indiffère.

20 Les expériences cliniques de Le Poulichet (2010) l'ont incité à ouvrir le concept de « scène originare » à sa dimension plurielle. Ainsi, à côté de la scène primitive classique – hétérosexuelle et coïtale –, elle recompose dans les cures qu'elle mène, de concert avec ses analysant.e.s des scènes originaires homosexuelles, orales, urétrales, anales, parthogénétiques, de fécondation prénatale, etc.

— *Hannibal Lecter.*

— *Vous faites référence au film Le Silence des agneaux, où une transgenre MtF se confectionne des vêtements à partir de la peau de femmes assassinées ?*

— *J'ai pensé plutôt au psychiatre Hannibal Lecter de la série télévisée. Ça y est ? Vous avez coché encore une case de la psychologie avec « cannibale » ?*

Sur le coup nous n'avons pas soupçonné que le psychiatre cannibale pourrait constituer une allusion à nous-même, qui le « cannibalisons » probablement par nos questions et notre curiosité sans doute excessive ou prématurée afin de confirmer notre hypothèse sur le lien entre sa transidentité, le fantasme de sa naissance monstrueuse et son identification à la mort. Quelle qu'ait pu être notre maladresse, nous pensons toujours que le fil associatif des séances conduisait inexorablement vers la perception de Pascal en tant que créature difforme et issue de manière asexuée d'une figure chimérique terrifiante (les parents combinés, la sorcière matriarcale de *la Tempête* [mère de Caliban] et, peut-être, la transgenre meurtrière du *Silence des agneaux*). C'est cette image de soi que Pascal désirait réparer par le biais de la chirurgie. Pour reprendre ses propres termes : « *Il y a une discordance entre ce que les autres voient et ce que je suis. Il faut aligner ça* ». Ce décalage entre le sentiment d'être et le regard de l'autre ne ferait-il pas écho à une expérience spéculaire ancienne ?

Nous ferons ici appel à certaines théories analytiques susceptibles d'éclairer les hypothèses que nous venons d'énoncer. Proposant une relecture de la specularité développée par Lacan (1949), qui a relevé la différence entre corps organique et corps perçu dans le miroir ou le regard de l'autre, Winnicott (1967) a postulé l'existence d'un miroir primaire, incarné par le visage maternel, capable de refléter les états internes du bébé et de forger son sentiment d'exister. En cas de non reconnaissance dans ce miroir, l'*infans* éprouve une menace de chaos. Il revient à Le Poulichet (2003, p. 36) d'avoir théorisé ces « expériences de dévisagement » chez l'adulte et de les avoir reliées aux angoisses infantiles de la perte de la forme propre, nommées « terreurs de l'informe » :

*« Parallèlement aux troubles de la reconnaissance de l'image par un Autre primordial, ce sont bien les figures de la mort, de la chute ou de la décomposition d'un autre parental qui se révèlent décisives dans la clinique de l'informe. [...] Au cœur de cette terreur, l'enfant s'identifie inconsciemment à cette partie mortifiée ou décomposée de l'autre parental ».*

Allant plus loin, Linhares (2004, p. 73) a conçu les « chirurgies transsexuelles » en tant que stratégies visant à lutter contre ces menaces d'éclipse spéculaire et d'identification au néant en délimitant un contour pour l'informe :

*« Dans ces circonstances, c'est souvent une partie du corps qui apparaît comme laide ou étrangère à soi. Tout se passe comme si l'expérience même de la difformité venait, dans un temps intermédiaire, protéger le sujet de l'évanouissement total de la forme, le circonscrire en quelque sorte ».*

Selon Linhares, la figuration de la castration, mise en scène par certains parcours transidentitaires, « renvoie davantage à une expérience de dévisagement qu'à des angoisses de castration relatives à la différence des sexes. Dans ce cas, il s'agirait d'un déplacement du haut vers le bas » (*ibid.*, p. 80). Linhares (2005, p. 47) insiste par ailleurs sur l'opposition vivant/inanimé, qui prévaut dans certains discours transgenres, à laquelle vient se substituer secondairement la polarité masculin/féminin.

À la lumière de ces postulats métapsychologiques, nous pouvons soutenir que l'image du *self* vacillant de Pascal dans le miroir résulterait de l'intériorisation du regard mortifiant que ses « parents combinés » ont porté sur lui, comme le révèle la condamnation « *tu es un monstre* » dissimulée derrière la critique de son transgénérisme (« *tu vas devenir un monstre* »), que nous pouvons concevoir à présent comme un souvenir-écran. On peut aussi avancer que la violence actuelle de la parole parentale masque sa violence archaïque, venant en sus se greffer sur celle-ci et créer l'effet d'un traumatisme cumulatif. Si par ailleurs nous prenons en considération l'ambivalence de la mère de Pascal vis-à-vis du sexe de ses enfants « femelles » – rappelons le prénom masculin qui l'« obsédait » pendant ses grossesses et sa déception de devoir y renoncer chaque fois qu'elle accouchait d'une fille –, nous pouvons penser que le regard monstrueux originairement posé sur Pascal était lié précisément à son sexe. L'aspect asexué du difforme Caliban retenu par le patient confirme, nous semble-t-il, cette connexion entre (a)sexuation et malformation.

Si l'on suit cette logique jusqu'au bout, les transformations chirurgicales envisagées par Pascal seraient sous-tendues par le désir inconscient de rectifier cette monstruosité spéculairement absorbée et imprégnée de mort ou, si l'on préfère, de faire disparaître une forme (seins, appareil reproducteur) pour ne pas disparaître dans la terreur de l'informe (l'identification au néant véhiculée par le regard parental). Dans le même temps, il tenterait d'échapper à l'emprise d'une instance génitrice – mère-père – écrasante, tout en se conformant paradoxalement



aux attentes inconscientes de celle-ci : changer de sexe, « faire don d'organes », conformément au fantasme de l'« enfant donneur », voué au sacrifice de parties de son corps afin de faire exister ses parents<sup>21</sup>.

## ENJEUX SOCIOCULTURELS

### Du désir a-genre à l'idéal de l'Homme

Avant de découvrir le vocable *transgender*, Pascal se définissait comme a-genre. Cette neutralité genrée traduisait son « *inconfort [à l'égard de] la logique manichéenne du soit l'un soit l'autre sexe imposée par la société* ». La dénonciation de ce binarisme sexuel a glissé rapidement vers une critique de l'hétérosexualité et une perception négationniste de son sexe génétique :

*« Avant de vouloir être un homme, j'avais le sentiment que je n'étais pas une femme. Je ne me voyais pas comme une femme. Et quand j'étais petit, je voyais les couples, c'était toujours les garçons qui se mettaient avec les filles et les filles avec les garçons et je ne voyais pas deux garçons ou deux filles ensemble ».*

Cette séquence nous a fait penser que Pascal ne pouvait pas se concevoir en tant que femme parce qu'il se sentait déviant par rapport à ses pairs hétérosexuellement « réglés » dans leurs désirs et que sa transidentité camouflait une homosexualité inassumée. Nous avons compris par la suite que cette piste nous avait été insidieusement dictée par le rabattement du transgénérisme vers l'homosexualité refoulée qui a prévalu dans une certaine littérature psychanalytique dogmatiquement attachée à l'approche freudienne du cas Schreber (Castel, 2003 ; Chiland, 2011).

Une fois débarrassé de ce « savoir pré-contre-transférentiel » (Rouchon, 2009), nous avons pu écouter l'interrogation sincère de Pascal autour de son orientation sexuelle, qui n'avait rien de défensive :

---

21 La représentation fantasmatique de « l'enfant donneur » (terme inspiré par la conception des enfants par tri génétique *in vitro* en vue de faire don de cellules souches à un aîné atteint d'une maladie génétique) a été conceptualisée par Le Poulichet (2010). Celle-ci a considéré ce fantasme comme « la menace du vivant », qui définit l'angoisse poussant les parents à tenter de réduire l'enfant à un objet contrôlable, qui ne saurait déployer sa propre vie et son propre désir. Cette angoisse les amène à ne pas totalement reconnaître l'expression du vivant chez un enfant séparé d'eux, comme si cela les mettait inconsciemment en péril. En conséquence, l'enfant donneur, afin de réparer ou dédommager le ou les parents et de faire face à cette menace du vivant, est contraint à demeurer partiellement dans l'inanimé, à maintenir de multiples zones d'inhibition, à occuper une partie seulement de son propre corps et à n'exister que pour faire « don d'organe ».

*« J'ai pensé aussi à l'homosexualité, mais je ne pouvais pas me voir en tant que fille avec une fille, tout comme dans l'hétérosexualité je ne pouvais pas m'imaginer en tant que fille avec un garçon. C'est toujours ma place de fille qui était problématique. »*

Puis, le rejet de sa « femellité » est revenue en force : *« Mon socle identificatoire inébranlable est que je ne suis pas une femme »*. Lors de la séance suivante un souvenir a émergé :

*« J'avais douze ans et j'étais dans la file d'attente de la cantine de l'école et j'ai dit à mes camarades que Dieu avait créé une âme de garçon mais qu'il n'avait plus à sa disposition de corps de garçons, donc suite à cette erreur administrative, il m'a donné un corps de fille jusqu'à ce qu'il le reprenne. »*

Il est intéressant de déceler dans les séquences que nous avons citées, le glissement de l'indifférenciation sexuelle vers le rejet de la féminité, puis la conviction de posséder la psyché d'un garçon. Il restait un pas à franchir avant de concevoir le projet de rectifier l'inadvertance du Demiurge en accordant son corps à son âme et en devenant homme.

Alors qu'il abordait ses projets de transformation médicale, Pascal a évoqué l'idéal qu'il espérait atteindre par l'ablation de ses seins et de son utérus. Associant sur son image qu'il espérait reconfigurer par le biais de la chirurgie, il s'est de nouveau appesanti sur son désir féminicide : *« J'ai envie de m'éloigner le plus possible de là où je suis, de mon point de départ »*. Nous pouvons relier cette répulsion de sa femellité avec le souvenir suivant qui a émergé au cours de la troisième séance : *« Lorsque j'avais douze ans, je me trouvais moche, donc j'ai essayé de me détacher de l'apparence externe puisque de toute façon je ne pourrais jamais être une vraie femme »*. Ne pourrait-on imaginer que, à défaut de pouvoir incarner à la perfection le prototype d'une certaine norme idéale, construite à partir des projections parentales et d'une pratique discursive dominant un espace et un temps, Pascal ait choisi de déconstruire ce modèle par excès d'idéalité – porté d'ailleurs au paroxysme par l'émergence du pubertaire (Gutton, 1993) ? Rappelons qu'il avait douze ans également lorsqu'il a réalisé que Dieu lui avait attribué un corps féminin défectueux et une âme masculine. La coïncidence temporelle de ces deux souvenirs, appuyée par ailleurs sur la contiguïté des séances, ne suggère-t-elle pas que c'est l'angoisse de ne pouvoir devenir une vraie femme, « La Femme », qui l'a conduit au pôle opposé, à savoir « L'Homme » ?

On relèvera avec intérêt que cette quête d'idéalité transparaissait derrière certains des prénoms masculins qu'il envisageait pour sa nouvelle carte d'identité. Pascal a ainsi précisé que le fait que son professeur d'anglais avait utilisé le modèle de l'amour courtois comme grille de lecture de *Roméo et Juliette* l'avait conduit à répudier le prénom

« Roméo ». N'est-il pas intéressant que cette référence implicite au culte de « La Dame » n'ait émergé que pour être aussitôt négativée ? Pascal a également pensé se rebaptiser « Allen », en indiquant que, « *comme par hasard, c'est le prénom d'Allen Ginsberg, le fondateur du mouvement hippie* ». On devine bien ce qui l'a attiré dans cette figure poétique de la contre-culture américaine dont il n'a finalement pas choisi de s'approprier le prénom. Il s'est référé enfin à l'image du gentleman britannique pour la discréditer dans la foulée, en signalant qu'il avait lu quelque part qu'« *un gentleman avait tenu des propos sexistes au XIX<sup>e</sup> siècle* » et son idéal s'est ainsi effrité. Cette série de personnages sublimés que Pascal a introduits pour les attaquer subrepticement confirment sa logique idéaliste et l'envers sadomasochiste de celle-ci. Avant de poser nos hypothèses concernant nos observations, nous citerons un extrait des travaux de Linhares (2005, p. 43) :

*« Certains parcours transsexuels laissent davantage entendre un sentiment d'indétermination sexuelle qu'une variation autour de la différence des sexes. Tous se passant comme si certaines expériences confrontaient le sujet non pas simplement à la question de la bisexualité, mais plus radicalement à un informe sexuel. Ces traversées laisseraient ainsi envisager la différence des sexes comme une organisation secondaire du sexuel ».*

Et en effet c'est l'aspiration de Pascal à un informe sexuel et à un agénérisme qui s'est imposée à notre écoute, ainsi qu'il l'a avoué en s'autodéfinissant comme a-genre et ainsi que le corroborent ses dessins. Retranscrivons ses mots :

*« Les figures que je dessine ne représentent ni des hommes ni des femmes, ce qui gêne beaucoup mon prof de dessin. Les personnages portent de longs habits et des manteaux qui cachent leurs formes. On ne peut jamais deviner leur sexe. »*

Il est assez évident que Pascal dotait ses esquisses de cet « informe sexuel » qu'il ne pouvait exprimer dans sa vie sociale, puisque ses parents l'obligeaient « *d'arborer des tenues qui soulignaient [s]es attributs féminins et valorisaient ses formes* ». Empêché d'adopter le look a-genre désiré, il était ainsi contraint de se « déguiser en cisgenre<sup>22</sup> ». Cet informe sexuel, rebelle aux interventions surmoïques (rappel à l'ordre de ses géniteurs, de son maître de dessin, de ses professeurs à l'école), ne pourrait-il être rapproché, de ce que Freud définit comme la caractéristique première de la sexualité humaine : sa potentialité polymorphe ? Dans ce cas, il nous semble que les aspirations d'agénérisme qui animaient Pascal, retombées d'un sexuel infantile « réglé

22 Le « cisgenre », vocable construit par opposition à celui de « transgenre », décrit un type d'identité où le genre ressenti d'une personne correspond au genre qui lui a été assigné à la naissance.

sur le divers » (Allouch, 2014), ont été compromises par l'idéal cruel de la « vraie femme » qu'il pensait ne jamais pouvoir atteindre, d'où son attaque virulente de ce modèle. Résultat : l'érection d'un nouveau paragon, L'Homme, favorisé par un binarisme sexuel socialement prédominant et empreint de violence, à l'instar de toute pensée polarisée plongeant ses racines dans le stade le plus archaïque de l'humain, ainsi que Klein (1946) l'a montré par sa vive description du monde clivé des seins. On citera à cet égard un extrait des propos du transgenre FtM Califia (1997, p. 354), qui suggère la tentation d'idéalité hyperbolique chez ses pairs :

*« La plupart des gens attribuent leurs sentiments d'inadéquation de leur apparence, de leurs expériences sexuelles, ou de leurs relations intimes, à un échec personnel pour atteindre, entre autres, les idéaux masculin ou féminin. Un échec dans ces domaines est susceptible d'être vécu davantage comme un besoin d'être plus qu'un homme masculin ou plus qu'une femme féminine, que comme un malaise avec le rôle ou le sexe biologique. »*

Ajoutons, pour finir, que notre patient nous a fait part d'une malformation mineure de ses organes génitaux. Ce qui a incité sa gynécologue à « insister lourdement » pour rectifier chirurgicalement « *cette excroissance disgracieuse et inacceptable pour une femme* » (!), alors que Pascal n'avait manifestement aucune envie de procéder à une telle démarche. Le genre doit être confirmé de façon singulière et normative par l'anatomie : est-on si loin de l'acharnement thérapeutique dont fut victime l'intersexué Herculine Barbin au XIX<sup>e</sup> siècle, avec le noble objectif de percer à jour son « vrai sexe » et de le rendre conforme à l'idéal de la norme (Foucauld, 1980) ? Ou des violences médicales exercées jusqu'à nos jours sur les enfants dont les appareils génitaux présentent des variations du développement, dans le but de les aligner sur le canon sexuel ou plutôt sur le canon social ? Puisque, laissons Lacan (1973) nous le rappeler, « *il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle* ».

### **De l'idéalisation à la sublimation**

Pascal exultait lorsqu'il parlait d'art et, plus particulièrement, lorsqu'il évoquait son amour pour Shakespeare. Au cours d'une séance, nous lui avons rappelé que, dans le théâtre élisabéthain, des troupes masculines interprétaient les rôles féminins. Pascal a réagi avec enthousiasme, précisant que « *en plus, c'étaient des hommes jeunes qui*

*jouaient les femmes* », et nous a laissé comprendre qu'il s'identifiait à ces acteurs « de son âge » qui faisaient écho à sa propre comédie de genre. Il avait d'ailleurs dénoncé à de nombreuses reprises les engrenages du travestissement social dans lesquels il s'était senti piégé avant d'oser dévoiler son transgénérisme.

Il importe d'introduire ici le thème de la mascarade inauguré en psychanalyse par Rivière (1994), qui a postulé, à partir d'un cas clinique, que la féminité avance toujours masquée car elle constitue un arrangement compliqué de la femme avec sa propre phallicité originaire, laquelle perdure dans l'envie dissimulée du pénis. Par une voie différente, celle de l'histoire anthropologique, Loraux (1989) a percé à jour les « enclaves féminines » que l'on peut détecter chez les héros les plus paradigmatiquement virils de l'Antiquité grecque, fournissant le terreau épistémologique à Schneider (2000) pour une exégèse rigoureuse du corpus freudien qui dévoile son « cryptoféminisme » et propose un nouveau paradigme du masculin masqué. Il revient à Lacan (1958, 1971) d'avoir extrapolé la théorie de Rivière en plaidant en faveur d'une comédie généralisée des genres où chaque « côté » joue à « faire-homme » ou à « faire-femme ». C'est un jeu de rôles qui a pour effet de projeter « *les manifestations idéales ou typiques du comportement de chacun des sexes jusqu'à la limite de l'acte de la copulation dans la comédie.* » (1958, p. 172) Outre la dimension du « paraître » et du « semblant » dans cette parade de séduction (1971), il convient de retenir la notion de l'idéal, qui prend « *vigueur de la demande [...] d'amour* » selon Lacan (1958, p. 172), « idéal régulateur » qui relève d'une norme socialement et historiquement circonscrite, donc d'une « construction » et d'une « fiction » déguisée en ontologie, ainsi que Butler (1990) l'a mis en exergue. La mascarade de genre apparaît sous ce nouveau jour consubstantielle à une idéalité normative « incorporée ». Dans cette optique, le théâtre *queer* emblématisé par le *drag show*, qui imite l'idéal de La Femme et/ou de L'Homme en recourant à l'hyperbole, révélerait, selon Butler, la vérité intérieure du genre en démasquant par le masque sa nature performative.

Reprenant ces éléments dans le cadre des vécus transidentitaires de Pascal, nous soutiendrons que, à force de vouloir « performer », La Femme (« la vraie femme ») pour se mettre en adéquation avec l'idéal incorporé de la norme, l'angoisse de l'échec l'a poussé à se retourner contre cette féminité inaccessible en l'attaquant féroce, conformément à la logique sadomasochiste qui sous-tend toute fiction idéalisante. Piégé dans les rets de la polarisation sociale des sexes, il a basculé vers le pôle opposé, L'Homme (Romeo, Allen Ginsberg, le gentleman britannique), pour se retrouver à nouveau confronté à

la cruauté de la quête de « performance<sup>23</sup> ». Devant cette impasse, résultante d'une appropriation paroxystique de la comédie ordinaire des genres, Pascal a eu recours à l'art : la dissolution des formes, l'éclatement des binarismes, la multiplicité des masques. « *Le théâtre, c'est la diversité, c'est le non-choix, c'est l'inexistence des genres. Voilà pourquoi je rêve de devenir metteur en scène* », a-t-il avoué d'un ton exalté. L'idéalisation cédait sa place à la sublimation, qui à la différence de la première, présente l'avantage d'apporter au sujet aussi bien la satisfaction pulsionnelle que l'« estime de soi » (*Selbstachtung*) sans laquelle cette réalisation est vécue comme aliénante (Freud, 1914).

Nous avons pu déceler assez clairement le processus sublimatoire en œuvre lors de la séance au cours de laquelle Pascal a évoqué son projet de subir une hystérectomie et de renoncer à faire vitrifier ses ovocytes. La fustigation de la parenté, l'agressivité vis-à-vis de ses géniteurs, la haine à l'égard de ses organes « femelles » et la hantise de ses origines ont dominé la première partie de la séance. Progressivement, ces problématiques ont été supplantées par l'exaltation de l'art et son intention de devenir metteur en scène pour pouvoir fabriquer un monde ouvert sur la multiplicité. Nous avons constaté que le déferlement pulsionnel initial, sans doute grâce aux vertus métabolisantes du lien transférentiel, cédait sa place au plaisir de penser et à la satisfaction tournée vers les perspectives de création, forme sublime de la procréation, ainsi que Platon (*Banquet*, 208e - 209e), le premier dans la littérature occidentale, l'a mis en exergue.

## ENJEUX CONTRETRANSFÉRENTIELS

### De l'« insupportabilité thérapeutique » à la solution du masque

Pascal a évoqué au cours de la cinquième séance sa rencontre avec la psychiatre de l'institution, qui se disait prête à signer l'attestation autorisant son hystérectomie. C'est à partir de ce moment que nous nous sommes surpris à penser qu'il ne devrait peut-être pas poursuivre sa transition. Nous imaginions qu'il voulait devenir homme pour défusionner de sa mère et nous étions gêné : poursuivre les entretiens lui permettrait de construire progressivement l'espace psychique propre qui lui manquait si cruellement et de couper le cordon ombilical qui le suffoquait sans se faire « charcuter ». Irrité par cette irruption « illégitime » du médical dans notre travail, nous nous sommes mis à critiquer l'intervention de la psychiatre ainsi que le fonctionnement général de la

---

23 Berger (2003, p. 44) précise que le vocable « performance », utilisé par Butler, « dit aussi la tension vers la perfection, vers le parfaire d'un "faire" (comme si) ».

structure. Nous refusions d'être complice de cette « violence » et nous avons conçu le projet de « sauver » le patient d'une erreur qu'il allait regretter. Pour ce faire, nous avons essayé de lui indiquer les contradictions de certains de ses dires et nous étions tenté de lui signifier que son projet de devenir homme n'était pas authentique mais s'assimilait à une solution « par défaut » parce qu'il était socialement compliqué pour lui de rester a-genre comme il le désirait.

Saisissant l'occasion de l'inquiétude qu'il avait exprimée quant à la réussite médicale de sa transition, nous nous sommes alors entendu proférer : « *Si vous viviez dans un monde idéal, affranchi des normes sociétales et du binarisme homme/femme, vous auriez opté pour être quoi ?* » Pascal a répondu, dans la veine de Bornstein (1994), qu'il aurait « *créé un monde qui ne se reposerait pas sur le genre, un monde affranchi du choix soit homme, soit femme* ». Nous nous sommes félicité de voir enfin la vérité éclater au grand jour sans penser que notre question avait sans doute orienté la réponse. Encourageons-nous la parole libre ou imposons-nous subrepticement au patient nos attentes en enfreignant le précepte freudien :

« *Nous ne cherchons ni à former pour lui son destin, ni lui inculquer nos idéaux, ni à le modeler à notre image avec l'orgueil d'un créateur* » (Freud, 1913, p. 110).

Ce n'est que plus tard que nous avons compris qu'une certaine part de nos réserves puisait sa source dans notre propre rétivité à administrer des substances étrangères à notre organisme et à accepter des gestes médicaux invasifs. En somme, c'étaient nos propres limites qui interrogeaient si fortement notre « supportabilité thérapeutique », pour emprunter le lexique de Porchat (2017, p. 148), laquelle souligne à juste titre : « *Ce que nous supportons ou non tient à nos histoires psychiques propres* ». Pour se prémunir contre les interférences personnelles, cette psychanalyste convoque la figure mythologique d'Hermès pour qui « *aucune étrangeté n'est étrange* » et préconise le recours à un masque neutre, inspiré par une technique théâtrale visant à l'intensité interne des mouvements, à l'autoconnaissance et au renforcement de la disponibilité psychique :

« *Les normes sont de l'ordre du visage ; l'analyste sans normes, revêtant un masque, semble moins susceptible de se tromper lui-même ou de tromper les patients* » (ibid.).

Nous avons donc à notre tour convoqué Hermès, dieu également des chemins et des passages, et « chaussé » le masque théâtral pour nous exercer à contrôler nos mouvements internes. Dès que nous avons identifié ce qui nous angoissait et pu travailler dessus, nous avons su

relancer notre attention flottante sans nous fixer sur les détails « déviant » susceptibles de dévoiler une certaine vérité du patient que nous allions interpréter avec arrogance en lui montrant que nous savions mieux que lui ce qui était bon pour lui. Nous avons donc consenti à ériger celui-ci « en position d'expert », suivant la belle préconisation de Sironi (2011), et conséquemment le laisser énoncer que sa transidentité ne traduisait pas un malaise originaire — ainsi que sa mère le lui serinait, rejoignant à son insu un *topos* de la littérature psychanalytique sur le transgénérisme —, mais constituait plutôt la source originaire de son malaise<sup>24</sup>. De façon similaire, nous avons pu nous défaire du vieux poncif métapsychologique qui conçoit la transidentité comme défense contre l'homosexualité et nous confronter à l'hypothèse inverse de l'homosexualité comme défense contre la transidentité. Notre conclusion inexorable : le travail insidieux des normes ne se situe pas uniquement dans le social ou le culturel, il œuvre aussi à l'intérieur d'une discipline.

### **Du cannibalisme du clinicien au choix sublimatoire du patient**

Pascal nous a surpris lorsqu'il ne s'était présenté pour sa dixième séance que pour nous annoncer qu'il ne viendrait plus nous voir. Le plus saisissant était qu'il avait pris cette décision alors que la veille, il avait traversé une crise d'angoisse à la suite d'une dispute avec ses parents qui s'opposaient fermement à sa transition et l'avaient traité de malade mental. C'est dans l'après-coup que nous avons compris la dynamique qui avait pu participer à l'abandon des séances. Nous nous sommes souvenu que Pascal nous avait confié : « *Selon mon éducation, voir un psy n'est pas neutre* ». Compte tenu de ce préjugé et du fait que sa mère l'avait brutalisé en le considérant comme atteint d'un désordre psychiatrique, rompre avec nous marquait vraisemblablement son refus d'être assimilé à un malade mental. En d'autres termes, la pathologisation de sa condition l'aurait défensivement conduit à l'interruption du traitement.

Comme par hasard, Pascal nous a livré son premier rêve durant les quinze dernières minutes de cette ultime séance :

---

24 Delcourt (2016, p. 90) est l'un des rares psychanalystes à parler d'« *un trouble psychique, non pas en tant que facteur participant au flottement identitaire mais comme une conséquence du trans devenu dys.* » Précisons ici que la stigmatisation actuelle de la transidentité, par l'assimilation de cette dernière à un trouble psychique préexistant, répète l'histoire de l'homosexualité. Ce préjugé fut dénoncé en son temps par Roughton (1999).



*« Je me vois en petit garçon aux cheveux verts cherchant à fuir ma mère dans un espace comme un labyrinthe avec une tour Eiffel. Ma mère était en fuite là parce qu'elle était voleuse, criminelle, je ne me souviens pas bien, elle cherchait à s'introduire partout ».*

Nous avons interprété ce fragment onirique comme le désir de Pascal d'échapper à l'intrusion de sa mère qui cherchait à se faufiler dans sa vie, sa tête et sa thérapie, mais nous avons évité de lui communiquer une autre idée qui nous est venue à l'esprit : il s'efforçait de s'émanciper de la « mêmété » qu'il partageait avec sa mère (les deux personnages sont en fuite) en s'imaginant (ou en se transformant en) garçon. Sur le coup, nous avons manqué de percevoir la dimension phallique de la tour Eiffel et le sens plausible de la persécution par une mère-aupénis archaïque, coupable d'effraction, de vol (de la vie du rêveur ?) et de meurtre (« criminelle »).

Pascal a noté qu'il s'agissait d'un rêve répétitif de son enfance qu'il avait d'ailleurs raconté à la psychologue qu'il avait consultée à l'âge de huit ans, au cours de la séance de restitution d'un bilan. C'est en prenant des notes après la séance que nous avons soupçonné la dimension transférentielle de ce rêve : nous représentions cette mère effractante que Pascal s'efforçait de fuir craignant sans doute nos tentatives de saisir le sens de son transgénérisme. Doit-on rappeler que sa mère avait cautionné le fait que nous n'avalions pas « ses paroles mensongères » sur son désir de devenir homme ? Nous pouvons certes évoquer pour notre défense le fait qu'il avait déjà également narré son songe à la psychologue-bilantiste avant de la quitter (séance de restitution), ce qui suggère une angoisse pérenne d'être intrusé. Lothstein (1983) soutient que cette crainte est un *topos* chez les transgenres FtM. Or la peur d'être pénétré.e, voire cannibalisé.e par le/la thérapeute est commune à de nombreuses configurations cliniques : c'est le postulat de Devereux (1967, p. 17), pour qui les résistances seraient des manifestations normales de protection de l'identité réelle des analysant.e.s. C'est pourquoi, selon lui, « *l'objectif n'est pas de comprendre le patient car, dès que le psychanalyste comprend, celui-ci se sent vulnérable ; il s'agit plutôt de lui permettre de s'exprimer sans qu'il ait à craindre une intrusion explicative et réductrice* ». Pour ce faire, un temps prolongé d'accompagnement serait de mise et nous nous reprochons d'avoir été sans doute trop impatient avec Pascal et d'avoir cherché à percer à jour prématurément son fonctionnement psychique, ce qui nous a valu une assimilation au psychiatre cannibale Hannibal Lecter.

Enfin, notre difficulté « d'éprouver la perte » de Pascal, pour reprendre la terminologie de Searls<sup>25</sup> — ne sommes-nous pas devenu cette mère envahissante qui refusait de lâcher son fils ? —, nous a empêché d'entendre ce qu'il nous a précisé avant de partir : « *J'ai envie de faire d'autres choses au lieu de venir ici* ». Nous aurions pu établir le lien avec le projet, qu'il nous avait annoncé quinze jours auparavant, de commencer à jouer ses propres scénarii avec une troupe de jeunes acteurs, activité dont les horaires risquaient de coïncider avec ceux de nos rencontres. Il est aussi significatif que l'unique fois où il s'était vu contraint d'annuler une séance, c'était à cause d'un entretien pour un stage dans un théâtre. En somme, l'art et la création étaient destinés à prendre le relais de l'accompagnement thérapeutique. Si l'on adhère à la définition de la sublimation proposée par Guillaumin en tant qu'heureuse « *combinaison de narcissisme, d'autoérotisme et d'objectalisation* », ne devrait-on pas concevoir cette voie comme le choix le plus approprié pour Pascal ? Sa crainte d'être cannibalisé par l'autre, sa souffrance née de son identité de genre atypique et son désir d'auto-génèse pourraient y trouver une issue optimale.

### EN GUISE DE CONCLUSION

Il s'impose pour nous, clinicien.ne.s, de comprendre la violence des normes qui participent non seulement au malaise de nos patients mais à la subjectivation de tout un chacun. Comme le précise à juste titre Ayouch (2005, p. 310) dans une veine butlienne, « *le genre apparaît comme une pratique d'improvisation qui se déploie à l'intérieur d'une scène de contrainte* ». La prise en considération de ces forces contraignantes sociogéniques peut élargir notre écoute souvent fixée sur les problématiques intrafamiliales, lesquelles éclairent mais n'épuisent nullement la complexité des désirs transgenres. La surdité des thérapeutes au mal-être induit par l'incorporation des idéalisés normatifs est précisément à l'origine du malentendu assimilant les transidentités à des troubles pathologiques par une formidable inversion de la cause et de l'effet. Si l'on repère souvent chez les sujets transidentitaires une violence fondamentale exercée par l'environnement familial, comme ce fut le cas pour Pascal, on ne peut aborder celle-ci que dans une perspective interactionniste prenant en considération la cruauté des jonctions genrées et les multiples autres paramètres idiosyncrasiques ainsi qu'évènements extrinsèques.

---

25 Searles (1979, pp. 225-249) analyse de façon très fine sa confusion lors du déménagement de l'une de ses patientes et écrit notamment : « *Tout espoir réaliste non fondé sur le déni doit s'appuyer sur une capacité d'éprouver la perte* ».

On comprend aisément par ce qui précède que le/la thérapeute invité.e à relever le défi de la prise en charge des transgenres doit se situer dans une perspective pluri-référentielle ou, pour parler comme Allouch (2014), se « régler sur le divers » à la fois au plan psychique et au plan disciplinaire, en somme se métisser à l'exemple de ces patient.e.s métis.ses de genres, de cultures et de désirs. Notre expérience nous a convaincu de la nécessité d'une lutte constante contre l'assujettissement aux binarismes, aux dualismes et aux monolithismes, ainsi que contre une « volonté de savoir » qui épouse subrepticement la quête déterministe des logiques transidentitaires.

Notre déplacement majeur fut le renoncement à toute perspective étiologique au profit d'une « mise en sens » (Aulagnier 2001, p. 238) des transformations corporelles désirées par nos patient.e.s. Il va sans dire que cette nouvelle visée requiert la maîtrise de l'impatience et l'exigence d'accorder le temps nécessaire au.x patient.e.s pour se livrer. Il revient à lui/elle seul.e de décider s'il/elle souhaite aborder son transgénérisme pour l'intégrer à une reconstitution archéologique de soi ou s'il/elle préfère être accompagné.e pour mieux affronter les vicissitudes du chemin transformationnel. Si nous avons établi des connexions entre le rapport aux parents, la dynamique des normes et l'émergence des désirs transgenres, nous partageons à présent la vigilance de Sironi (2011) qui indique qu'« *une corrélation n'est pas un lien de causalité* ». En conséquence, notre démarche clinique s'inscrit dorénavant dans une recherche de « *corrélations susceptibles de constituer un levier thérapeutique* » (p. 180) et d'engager de véritables devenir au sens deleuzien du terme.

La condition *sine qua non* pour s'orienter vers cette direction est le décentrement du patient de son « sinthome » assorti du décentrage du clinicien de ses « symptômes » idéologiques, ethniques, raciaux, disciplinaires, nosographiques et ainsi de suite. Pour ce faire, il importe que le thérapeute se livre à un travail constant pour se déterritorialiser des discours majoritaires et se prémunir contre la « normose », pour employer le vocable de Vignes (1993) qui préconise un « décollage » de la culture native et une ouverture œcuménique. L'analyse systématique du contretransfert est le prérequis primordial, puisque nous avons appris que la visée consciente de neutralité et d'abstention ne se réalise pas magiquement sitôt énoncée. Ce travail doit inclure l'élaboration des fantasmes et la perlaboration des résistances non seulement vis-à-vis des problématiques des patients mais aussi vis-à-vis du métacadre institutionnel. Si le métacadre fonctionne grâce à une analyse rigoureuse des pratiques cliniques et du contre-transfert de l'équipe soignante, le cadre des entretiens individuels sera optimisé.

## RÉSUMÉ

Désireux de s'émanciper de la maltraitance clinique ainsi que de l'arrogance théorique à l'égard d'une population aux identifications de genre atypiques, l'auteur de cet article se propose de restituer son expérience, ses épreuves et ses doutes, à partir de l'écoute offerte par un adulte confronté aux problématiques transidentitaires. Il aborde ainsi dans une perspective interactionniste les enjeux intrapsychiques et les normes socioculturelles qui participent à la souffrance du patient suivi en institution, ainsi que les fragilités du/de la thérapeute et les obstacles contretransférentiels qu'il/elle rencontre.

## MOTS-CLÉS

Transgenre, informe, normes, idéal, contretransfert.

## SUMMARY

### **Designer baby or sublimator of gender : a transference prematurely terminated**

Eager to distance himself from the clinical mistreatment and theoretical arrogance shown towards a population with atypical gender identifications, the author of this article narrates his experience, difficulties, and doubts from a psychoanalytic standpoint in his interactions with an adult confronted with transidentity issues in an institutional setting. He thus addresses from an interactionist perspective the intrapsychic concerns and sociocultural norms that contribute to the patient's suffering, as well as the therapist's own vulnerability and countertransference problems in this situation.

## KEY-WORDS

Transgender, formlessness, norm, ideal, countertransference.

## SAMENVATTING

### **Geeft het kind de gender-identiteit of gaat het om sublimatie ? Een te vroege onderbreking van de overdracht.**

In dit artikel neemt de auteur afstand van de inadequate klinische behandeling en de theoretische arrogantie ten aanzien van een populatie met atypische gender identificaties. Hij beschrijft zijn ervaringen, moeilijkheden en twijfels vanuit een psychoanalytisch standpunt in zijn interacties met een volwassene die geconfronteerd wordt met transidentiteit en dit in een institutionele setting. Vanuit een interactionele benadering bespreekt hij de intrapsychische aspecten en de

socioculturele normen die bijdragen tot het lijden van de patiënt alsook de kwetsbaarheid van de therapeut en de specifieke tegenoverdrachtsproblemen.

## TREFWOORDEN

Transgender, vormloosheid, norm, ideaal, tegenoverdracht.

## BIBLIOGRAPHIE

- Allouch, J., « Fragilités de l'analyse », *Critique*, 800-801 (1), pp. 19-31, 2014.
- Aulagnier P., *Un interprète en quête de sens*, Paris, Payot, 2001.
- Ayouch, Th., « Psychanalyse et transidentités », *L'Évolution psychiatrique*, 80, pp. 303-316, 2005.
- Berger, A.-E., *Le Grand théâtre du genre*, Paris, Belin, 2013.
- Bornstein, K., *Gender Outlaw*, New York, Routledge, 1994.
- Butler, J. (1990), *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005.
- Califia, P. (1997), *Le Mouvement transgenre*, Paris, Epel, 2003.
- Castel, P.-H., *L'Impensable Métamorphose*, Paris, Gallimard, 2003.
- Chiland, C., *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- Czermak, M ; Frignet, H. (dir.), *Sur l'identité sexuelle*, Paris, AFI, 1996.
- Delcourt, Th., « Trans, dys, switch », *Insistance*, 12, pp. 83-94, 2016.
- Devereux, G. (1967), *La Renonciation à l'identité*, Paris, Payot & Rivages, 2009.
- Espineira, K., *Transidentités : Ordre et Panique de genre*, Paris, L'Harmattan, 2015.
- Foucault, M. (1974-1975), *Les Anormaux*, Paris, Seuil, 1999.
- Freud, S. (1913), « Sur l'engagement du traitement », *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, pp. 92-114, 2007.
- Freud, S. (1914), « Pour introduire le narcissisme », *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, pp. 81-105, 1969.
- Klein, M. (1946), « Note sur quelques mécanismes schizoïdes ». in Klein M. et al. (1966), *Développements de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., pp. 274-300, 2003.
- Lacan J. (1949), « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits*, t. 1, Paris, Seuil, pp. 92-99, 1999.
- Lacan, J. (1958), « La signification du phallus », *Écrits* (1966), vol 2, Paris, Seuil, 1999, pp. 163-174.
- Lacan J. (1971), *Le Séminaire XVIII : D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007.

- Mercader, P., *L'illusion transsexuelle*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- Le Poulichet, S., *Psychanalyse de l'informe*, Flammarion, 2009.
- Le Poulichet, S., *Les Chimères du corps*, Paris, Éd. Aubier, 2010.
- Linhares, A., « Quand le sexe fait visage », *Champs psychosomatiques*, 34 (2), pp. 67-87, 2004.
- Linhares A., Le sexe de l'informe, *Recherches en psychanalyse*, 3, pp. 43-52, 2005.
- Lothstein, L.-M., *Female-to-Male Transsexualism*, Boston, Routledge, 1983.
- Lorax, N., *Les Expériences de Tirésias*, Paris, Gallimard, 1989.
- Nahon, C., « La trans-sexualité ou l'en-dehors des formes », *Cliniques méditerranéennes*, 74, pp. 5-26, 2006.
- Peretti, M.L., *Le Transsexualisme, une manière d'être au monde*, Paris, L'Harmattan, 2009.
- Platon, *Banquet*, Paris, Flammarion, 2007.
- Porchat, P., « Que sont les normes pour les psychanalystes ? », *Cliniques méditerranéennes*, 95 (1), pp. 147-155, 2017.
- Prokhoris, S., *Le Sexe prescrit*, Paris, Aubier, 2000.
- Rivière, J. (1929), « La féminité en tant que mascarade », in M.-J. Hamon (dir.), *Féminité mascarade*, Paris, Seuil, pp. 197-214, 1994.
- Rouchon, J.-F. et al., « L'utilisation de la notion de contre-transfert culturel en clinique », *L'Autre*, 10 (1), pp. 80-89, 2009.
- Roughton, R., « Psychanalyste et homosexuel ? », *Rev fr psychanal*, 63 (4), pp. 1281-1299, 1999.
- Schneider, M., *Généalogie du masculin*, Paris, Flammarion, 2000.
- Searles, H., *Contretransfert*, Paris, Gallimard, 1979.
- Sironi, F., *Psychologie(s) des transsexuels et des transgenres*, Paris, Odile Jacob, 2011.
- Stoller, R. (1968), *Recherches sur l'identité sexuelle*, Paris, Gallimard, 1978.
- Vignes, J., *Éléments de psychologie spirituelle*, Paris, Albin Michel, 1993.
- Winnicott, D.-W., *Therapeutic Consultations in Child Psychiatry*, New York, Basic Books, Inc., 1971.

Nicolas Evzonas

CRPMS (EA 3522), UFR Études psychanalytiques,  
Université Paris-Diderot, USPC